



THALIE
ENVOLÉE

DE LA POÉSIE, POUR TOU·TE·S.

Soirée érotique

Brochure des textes



SOIRÉE ÉROTIQUE

TEXTES DU SPECTACLE

Spectacle créé le 6 juin 2019 au Centre Culturel Bruegel.

TEXTES : Guillaume Apollinaire, Charles Baudelaire, Rémy Belleau, Le vidame Bonaventure de la Braguette, Monsieur de la Braguette, Henriette de Coligny de La Suze, François Coppée, Charles Cros, Joachim Du Bellay, Abbé Jouffreau de Lagerie, Louise Labé, Gabriel-Charles de Lattaignant, Pierre Louÿs, Clément Marot, François Maynard, Albert Mérat, Germain Nouveau, François-Félix Nogaret, Alexis Piron, Arthur Rimbaud, Régnier ou Viau, Jean Richepin, Mellin de Saint-Gelais, Cécile Sauvage, Giovanni Francesco Straparola, Paul Verlaine et Renée Vivien.

IDÉE ORIGINALE & MISE EN SCÈNE : Antoine Giet & Laurie Willième.

JEU : Léonor Bailleul, Tania Borrini, Antoine Giet, Antoine Motte dit Fallisse, Valéry Stasser, Lauryn Turquin, Julie Verleye & Laurie Willième.

Les textes sont dans le Domaine Public et sont ici présentés dans leur intégralité, sans les coupures opérées pour le montage du spectacle. Ils sont regroupés par auteurs.

SOMMAIRE

GUILLAUME APOLLINAIRE	
Parce que tu m'as parlé de vice.....	4
CHARLES BAUDELAIRE	
Les Bijoux.....	5
RÉMY BELLEAU	
Embrasse-moi mon cœur.....	6
LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE	
Invitation à la minette.....	7
Le préjugé vaincu.....	8
MONSIEUR DE LA BRAGUETTE	
L'oubli romantique.....	9
HENRIETTE DE COLIGNY DE LA SUZE	
Jouissance.....	10
FRANÇOIS COPPÉE	
La Trêve.....	11
CHARLES CROS	
Sonnet d'Oaristys.....	12
JOACHIM DU BELLAY	
Autre Baiser.....	13
ABBÉ JOUFFREAU DE LAGERIE	
Le Songe.....	14
LOUISE LABÉ	
Baise m'encor, rebaise moi et baise.....	15
GABRIEL-CHARLES DE LATTIGNANT	
Le mot et la chose.....	16
PIERRE LOUÏS	
Le Baiser sur les seins.....	17
Le lavement des seins.....	18
L'Orchidée.....	19
Le baiser entre les jambes.....	20
Le clitoris.....	21
La senteur des bras.....	22
Les nymphes.....	23
CLÉMENT MAROT	
Du plaisir en amour.....	24

FRANÇOIS MAYNARD	
Pierre, ce Gascon enragé.....	25
ALBERT MÉRAT & GERMAIN NOUVEAU	
L'Idole – Sonnet de la langue.....	26
FRANÇOIS-FÉLIX NOGARET	
L'Arétin français.....	27
ALEXIS PIRON	
Jeanneton en la nuit première.....	29
ARTHUR RIMBAUD	
Rêvé pour l'hiver.....	30
RÉGNIER OU VIAU	
Stances.....	31
JEAN RICHEPIN	
Sous tes lèvres de miel.....	32
La salive de tes baisers.....	33
MELLIN DE SAINT-GELAIS	
Dixain – Un jour que madame dormait.....	34
CÉCILE SAUVAGE	
Laisse couler mes pleurs.....	35
GIOVANNI FRANCESCO STRAPAROLA	
Énigme – Je ne le veux celer.....	36
PAUL VERLAINE	
Régals.....	37
Monte sur moi comme une femme.....	38
Reddition.....	39
RENÉE VIVIEN	
Désir.....	40

GUILLAUME APOLLINAIRE

PARCE QUE TU M'AS PARLÉ DE VICE

Tu m'as parlé de vice en ta lettre d'hier
Le vice n'entre pas dans les amours sublimes
Il n'est pas plus qu'un grain de sable dans la mer
Un seul grain descendant dans les glauques abîmes

Nous pouvons faire agir l'imagination
Faire danser nos sens sur les débris du monde
Nous énerver jusqu'à l'exaspération
Ou vautrer nos deux corps dans une fange immonde

Et liés l'un à l'autre en une étreinte unique
Nous pouvons défier la mort et son destin
Quand nos dents claqueront en claquement panique
Nous pouvons appeler soir ce qu'on dit matin

Tu peux déifier ma volonté sauvage
Je peux me prosterner comme vers un autel
Devant ta croupe qu'ensanglantera ma rage
Nos amours resteront pures comme un beau ciel

Qu'importe qu'essoufflés muets bouches ouvertes
Ainsi que deux canons tombés de leur affût
Brisés de trop s'aimer nos corps restent inertes
Notre amour restera bien toujours ce qu'il fut

Ennoblissons mon cœur l'imagination
La pauvre humanité bien souvent n'en a guères
Le vice en tout cela n'est qu'une illusion
Qui ne trompe jamais que les âmes vulgaires

GUILLAUME APOLLINAIRE, *Poèmes à Lou*, publication posthume, 1947.

CHARLES BAUDELAIRE

LES BIJOUX

La très-chère était nue, et, connaissant mon cœur,
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores.

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,
Ce monde rayonnant de métal et de pierre
Me ravit en extase, et j'aime à la fureur
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée et se laissait aimer,
Et du haut du divan elle souriait d'aise
À mon amour profond et doux comme la mer,
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses ;

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient, plus câlins que les Anges du mal,
Pour troubler le repos où mon âme était mise,
Et pour la déranger du rocher de cristal
Où, calme et solitaire, elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe !

— Et la lampe s'étant résignée à mourir,
Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre !

CHARLES BAUDELAIRE, *Les Épaves*, 1866.

RÉMY BELLEAU

EMBRASSE-MOI MON CŒUR

Embrasse-moi, mon Cœur, baise-moi je t'en prie,
Presse-moi, serre-moi, à ce coup je me meurs,
Mais ne me laisse pas en ces douces chaleurs,
Car c'est à cette fois que je te perds, ma vie.

Mon ami je me meurs, et mon âme assouvie
D'amour, de passions, de plaisirs, de douceurs,
S'enfuit, se perd, s'écoule, et va loger ailleurs,
Car ce baiser larron me l'a vraiment ravie.

Je pâme, mon ami, mon ami je suis morte :
Hé ! ne me baisez plus, au moins en cette sorte,
C'est ta bouche, mon Cœur, qui m'avance ma mort.

Ôte-la donc, m'amour, ôte-la, je me pâme,
Ôte-la, mon ami, ôte-la, ma chère âme,
Ou me laisse mourir en ce plaisant effort.

RÉMY BELLEAU, *[Œuvres poétiques, tome 2](#)*, Marty-Laveaux, 1878.

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE¹

INVITATION À LA MINETTE

Ton con suave, ton con rose,
Sous une forêt de poils blonds,
Doux, frisés, parfumés et longs,
A l'air d'une lèvre mi-close,

Lèvre excitant les appétits
De ma lèvre très curieuse,
D'où tant de baisers sont partis ;

Une langue mystérieuse
Sort de ce con, et vient chercher
La mienne, pour gamahucher.

Car, ma chère, les imbéciles
Auront beau dire ; quand on a,
Sur la fille qu'on enconna,
Fait sonner ses couilles dociles,

À moins d'être bourgeois épais
Dont la nuque indécente arbore
Un de ces fameux toupets

Aux crins roses comme l'Aurore
Il faut quand le champ se va clore,
Déposer le baiser de paix.

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE, [*Joyusetés galantes et autres*](#), Luxuriopolis, 1864.

1 Pseudonyme attribué à Albert Glatigny.

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE

LE PRÉJUGÉ VAINCU

Mignonne, sais-tu qu'on me blâme
De t'aimer comme je le fais ?
On dit que cela, sur mon âme !
Aura de singuliers effets ;
Que tu n'es pas une duchesse,
Et que ton cul fait ta richesse ;
Qu'en ce monde, ou rien n'est certain,
On peut affirmer une chose :
C'est que ton con vivant et rose
N'est que le con d'une putain !

Qu'est-ce que cela peut foutre ?
Lorsqu'on tient ces vains propos,
Je les méprise et je passe outre,
Alerte, gaillard et dispo !
Je sais que près de toi je bande
Vertement, et je n'appréhende
Aucun malheur, sinon de voir,
Entre mes cuisses engourdies,
Ma pine flasque et molle choir !

Près de toi, comme un matamore,
Mon vit se dresse, querelleur,
Petite, et je me remémore
Les exploits d'Hercule en sa fleur ;
Lorsque je te vois, ma culotte,
Même les jours où l'on grelotte,
À la bombure d'un tonneau ;
Je sens ma pine qui frétille
Avec des mouvements d'anguille
Poursuivant un rêve en pleine eau !

Que m'importe que l'on te baise !
Pourvu que devant toi mon vit
Se tende, rouge comme braise,
Vers ta motte qui le ravit ?
Sut ta poitrine souple et vaste
Ta gorge s'étale avec faste,
Comme un bloc de marbre insolent,

Et cette gorge ferme, unique
Glacée et chaude, communique
Sa royale ampleur à mon gland !

Viens tu me fais bander quand même !
Après cent coups réitérés,
Je trouve encore du saint chrème
Dans mes roustons désespérés,
Et crois qu'un nouveau pucelage
M'est revenu, tant j'ai de rage
Et tant je sens, ô Malvina !
De flamme au cœur et dans le ventre,
À cet instant suprême où j'entre
Dans ton con plus chaud que l'Etna !

Telle qu'une maîtresse poutre,
Ton corps est solide, et tes yeux
Ressemblent à deux lacs de foutre
Battus par un vent furieux ;
Ton coup de reins puissant m'enlève
Jusques au plafond, et je crève
De mon cul anguleux le ciel
Du lit, qui sur nous deux surplombe,
Et puis, comme un chat, je retombe
Dans ton con providentiel !

Je me fous bien qu'une maîtresse
Me soit fidèle, et que jamais
Le nœud d'un autre ne caresse
Le cul ou le con où je mets
Ma langue éprise d'aventure,
Si cette honnête créature
Me laisse indifférent et froid,
Et fait que ma modeste queue
Ne regarde la voûte bleue
Que sous la pression du doigt !

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE,
Joyeusetés galantes et autres, Luxuriopolis, 1864.

MONSIEUR DE LA BRAGUETTE²

L'OUBLI ROMANTIQUE

Lorsque mon front se baigne en tes souples cheveux
Comme aux flots d'une mer étincelante et noire,
Quand sur tes seins polis et durs mes doigts nerveux
Palpitent comme sur un beau clavier d'ivoire,

Quand de ton œil farouche et tendre, – œil de combat ! -
Me fascine l'éclair que la luxure avive,
Lorsque ta bouche en feu sur ma bouche s'abat,
Quand ma langue se tord sous ton âcre salive,

Quand tes bras tout puissants s'ouvrent pour me presser
Sur ta gorge qui monte, éblouissante boule,
Où ma raison se noie, où ma tête se roule,

Quand ton genou me brise en l'énervant baiser,
Ou me fait haleter ta caresse suprême,
Tout est oublié pour moi : Dieu, le Diable – et toi-même.

MONSIEUR DE LA BRAGUETTE, [*L'œuvre libertine des poètes du XIX^e siècle*](#), Bibliothèque des curieux, 1918.

2 Pseudonyme attribué à Théodore Hannon

HENRIETTE DE COLIGNY DE LA SUZE

JOUISSANCE

Aujourd'hui dans tes bras j'ai demeuré pâmée,
Aujourd'hui, cher Tirsis, ton amoureuse ardeur
Triomphe impunément de toute ma pudeur,
Et je cède aux transports dont mon âme est charmée.

Ta flamme et ton respect m'ont enfin désarmée,
Dans nos embrassements je mets tout mon bonheur,
Et je ne connais plus de vertu ni d'honneur,
Puisque j'aime Tirsis, et que j'en suis aimée.

Ô vous ! faibles esprits, qui ne connaissez pas
Les plaisirs les plus doux que l'on goûte ici-bas,
Apprenez les transports dont mon âme est ravie.

Une douce langueur m'ôte le sentiment,
Je meurs entre les bras de mon fidèle Amant,
Et c'est dans cette mort que je trouve la vie.

HENRIETTE DE COLIGNY DE LA SUZE, *Recueil de pièces galantes, en prose et en vers*,
Tome premier, S.A.S., 1725.

FRANÇOIS COPPÉE

LA TRÊVE

La fatigue nous désenlace.
Reste ainsi, mignonne. Je veux
Voir reposer ta tête lasse
Sur l'or épars de tes cheveux.

Tais-toi. Ce que tu pourrais dire
Sur le bonheur que tu ressens
Jamais ne vaudrait ce sourire
Chargé d'aveux reconnaissants.

Sous tes paupières abaissées
Cherche plutôt à retenir,
Pour en parfumer tes pensées,
L'extase qui vient de finir.

Et pendant ton doux rêve, amie,
Accoudé parmi les coussins,
Je regarderai l'accalmie
Vaincre l'orage de tes seins.

François Coppée, *Le Reliquaire*, 1866, *Œuvres complètes, Poésies Tome 1*, Éditions Hébert, 1885.

CHARLES CROS

SONNET D'OARISTYS

Tu me fis d'imprévus et fantasques aveux
Un soir que tu t'étais royalement parée
Haut coiffée, et ruban ponceau dans tes cheveux
Qui couronnaient ton front de leur flamme dorée.

Tu m'avais dit « Je suis à toi si tu me veux » ;
Et, frémissante, à mes baisers tu t'es livrée.
Sur ta gorge glacée et sur tes flancs nerveux
Les frissons de Vénus perlaient ta peau nacrée.

L'odeur de tes cheveux, la blancheur de tes dents,
Tes souples soubresauts et tes soupirs grondants,
Tes baisers inquiets de lionne joueuse

M'ont, à la fois, donné la peur et le désir
De voir finir, après l'éblouissant plaisir,
Par l'éternelle mort, la nuit tumultueuse.

CHARLES CROS, *[Le Coffret de santal](#)*, Tresse, 1879.

JOACHIM DU BELLAY

AUTRE BAISER

Quand ton col de couleur de rose
Se donne à mon embrassement,
Et ton œil languit doucement
D'une paupière à demi-close,

Mon âme se fond du désir,
Dont elle est ardemment pleine,
Et ne peut souffrir à grand-peine
La force d'un si grand plaisir.

Puis quand j'approche de la tienne
Ma lèvre, et que si près je suis.
Que la fleur recueillir je puis
De ton haleine Ambrosienne :

Quand le soupir de ces odeurs,
Où nos deux langues qui se jouent,
Moitement folâtrant et nouent,
Évente mes douces ardeurs,

Il me semble être assis à table
Avec les Dieux, tant suis heureux,
Et boire à longs traits savoureux
Leur doux breuvage délectable.

Si le bien qui au plus grand bien
Est plus prochain, prendre on me laisse,
Pourquoi ne permets-tu, maîtresse,
Qu'encore le plus grand soit mien ?

As-tu peur de la jouissance
D'un si grand heur me face Dieu,
Et que sans toi je vole au lieu
D'éternelle réjouissance ?

Belle, n'aie peur de cela,
Partout où sera ta demeure.
Mon ciel jusqu'à tant que je meure.
Et mon paradis sera là.

JOACHIM DU BELLAY, *Divers jeux rustiques*, *Œuvres complètes de Joachim Du Bellay, tome 3*,
Texte établi par Léon Séché, Revue de la Renaissance, 1903.

ABBÉ JOUFFREAU DE LAGERIE

LE SONGE

Couchée auprès de mon amant,
Au quatrième embrassement,
Toujours campée à la renverse
Je m'endors assez promptement.
Un rêve vient à la traverse,
Je crois tenir un gros serpent ;
Non serpent engourdi, rampant ;
Qui plus est, je sens qu'il s'allonge,
De près d'un pied ; oui, sans mensonge.
Je m'éveille dans le moment,
Croyant bien que j'étais perdue,
Je tenais effectivement
Celui dont Eve fut mordue.

ABBÉ JOUFFREAU DE LAGERIE, [*Le Joujou des Demoiselles*](#)³, éditeur inconnu, 1750.

3 L'Abbé Jouffreau de Lagerie est l'auteur présumé de cette œuvre non signée.

LOUISE LABÉ

BAISE M'ENCOR, REBAISE MOI ET BAISE

Baise m'encor, rebaise moi et baise :
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.

Las, te plains-tu ? ça que ce mal j'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereux.
Ainsi mêlant nos baisers tant heureux
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.

Lors double vie à chacun en suivra.
Chacun en soi et son ami vivra.
Permetts m'Amour penser quelque folie :

Toujours suis mal, vivant discrètement
Et ne me puis donner contentement.
Si hors de moi ne fais quelque saillie.

LOUISE LABÉ, *Élégies et Sonnets*, texte établi par Tancrède de Visan, Sansot, 1910.

GABRIEL-CHARLES DE LATTAINANT

LE MOT ET LA CHOSE⁴

Madame, quel est votre mot
Et sur le mot et sur la chose ?
On vous a dit souvent le mot,
On vous a souvent fait la chose.
Ainsi, de la chose et du mot
Pouvez-vous dire quelque chose.
Et je gagerai que le mot
Vous plaît beaucoup moins que la chose !

Pour moi, voici quel est mon mot
Et sur le mot et sur la chose.
J'avouerai que j'aime le mot,
J'avouerai que j'aime la chose.
Mais, c'est la chose avec le mot
Et c'est le mot avec la chose ;
Autrement, la chose et le mot
À mes yeux seraient peu de chose.

Je crois même, en faveur du mot,
Pouvoir ajouter quelque chose,
Une chose qui donne au mot
Tout l'avantage sur la chose :
C'est qu'on peut dire encor le mot
Alors qu'on ne peut plus la chose...
Et, si peu que vaille le mot,
Enfin, c'est toujours quelque chose !

De là, je conclus que le mot
Doit être mis avant la chose,
Que l'on doit n'ajouter au mot
Qu'autant que l'on peut quelque chose
Et que, pour le temps où le mot
Viendra seul, hélas, sans la chose,
Il faut se réserver le mot
Pour se consoler de la chose !

Pour vous, je crois qu'avec le mot

Vous voyez toujours autre chose :
Vous dites si gaiement le mot,
Vous méritez si bien la chose,
Que, pour vous, la chose et le mot
Doivent être la même chose...
Et, vous n'avez pas dit le mot,
Qu'on est déjà prêt à la chose.

Mais, quand je vous dis que le mot
Vaut pour moi bien plus que la chose
Vous devez me croire, à ce mot,
Bien peu connaisseur en la chose !
Eh bien, voici mon dernier mot
Et sur le mot et sur la chose :
Madame, passez-moi le mot...
Et je vous passerai la chose !

Attribué à GABRIEL-CHARLES DE LATTAINANT, édition introuvable.

4 L'attribution à Lattaignant est incertaine, le texte ne figure pas dans ses œuvres complètes.

PIERRE LOUÏS

LE BAISER SUR LES SEINS

Après les grands efforts, quand les doigts apaisés
Tremblent encore un peu comme au frisson des fièvres
C'est la chaleur des seins qui tente les baisers
La gorge maternelle est douce aux faibles lèvres

Sous la Victorieuse au torse triomphant
Qui lui châtra la Jouissance et la pensée,
L'homme se fait câlin comme un petit enfant
Et sur les seins cléments met sa bouche lassée

Mais il ne tente plus comme au cours du combat
De mordre méchamment les chairs endolories
Et d'arracher du lait aux mamelles taries

Non. Il écoute nonchalant le cœur qui bat —
Laisse dormir sa joue entre les seins –, et touche
La chair souple qui roule et cède sous la bouche.

PIERRE LOUÏS, [*La Femme*](#), Louis Perceau, 1938.

PIERRE LOUÏS

LE LAVEMENT DES SEINS

Qui lavera vos seins magnifiques, maîtresse ?
Quelle main lascive épongera leur splendeur
D'un geste délicat, lent comme une caresse
À les faire exulter de joie et d'impudeur ?

Quel lait de quelle biche qui ne les salisse ?
Quelle douceur de doigt qui ne heurte leur grain ?
Sera-ce votre lait, ô chère ? et votre main,
Qui laveront ce soir leur virginité lisse ?

Lavez-les bien, vos seins ; lavez-les, vos seins blancs
Promenez vos doigts fins sur leurs globes tremblants
Et pénétrez-les d'éblouissante lumière

Afin qu'en vos cheveux dont la noirceur reluit
Ils brillent dans leur sérénité coutumière,
Lunes de clarté nue au torse de la Nuit.

PIERRE LOUÏS, [*La Femme*](#), Louis Perceau, 1938.

PIERRE LOUÏS

L'ORCHIDÉE

Une fleur a mangé ton ventre jusqu'au fond
Sa tige se prolonge en dard sous les entrailles
Fouille la chair de sa racine et tu tressailles
Quand aux sursauts du cœur tu l'entends qui répond.

C'est une fleur étrange et rare, une orchidée
Mystérieuse, à peine encore en floraison
Ma bouche l'a connue et j'ai conçu l'idée
D'asservir sous ses lois l'orgueil de ma raison.

C'est pourquoi, de ta fleur de chair endolorie,
Je veux faire un lys pur pour la Vierge Marie
Damasquiné d'or rouge et d'ivoire éclatant,

Corolle de rubis comme une fleur d'étoile
Chair de vierge fouettée avec des flots de sang
Ta Vulve rouge et blanche et toute liliale.

PIERRE LOUÏS, [*La Femme*](#), Louis Perceau, 1938.

PIERRE LOUÏS

LE BAISER ENTRE LES JAMBES

Tout près du sexe qui fleurit dans les poils roses
Il est pour les amants une place à baisers.
C'est là que rêvent les visages épuisés
Et que la cuisse est tendre aux sourires moroses.

Nul duvet, si léger qu'il soit, n'y vient ravir
L'extase de la lèvre à la peau qui frissonne
Et la chair fraîche y peut lentement assouvir
Le cruel amoureux qu'un charme passionne.

Plus douce que la joue et pure que les seins,
La cuisse est là si blanche au milieu des coussins
Que la bouche y promène en souriant sa grâce,

Et cherche à ranimer sous les baisers voilés
La trace et le parfum des spermes écoulés
Sur le grain d'une peau voluptueuse et grasse.

PIERRE LOUÏS, [*La Femme*](#), Louis Perceau, 1938.

PIERRE LOUÏS

LE CLITORIS

Blotti sous la tiédeur des nymphes repliées
Comme un pistil de chair dans un lys douloureux
Le Clitoris, corail vivant, cœur ténébreux,
Frémit au souvenir des bouches oubliées.

Toute la Femme vibre et se concentre en lui
C'est la source du rut sous les doigts de la vierge
C'est le pôle éternel où le désir converge
Le paradis du spasme et le Cœur de la Nuit.

Ce qu'il murmure aux flancs, toutes les chairs l'entendent.
À ses moindres frissons les mamelles se tendent
Et ses battements sourds mettent le corps en feu.

Ô Clitoris, rubis mystérieux qui bouges
Luisant comme un bijou sur le torse d'un dieu
Dresse-toi, noir de sang, devant les bouches rouges !

PIERRE LOUÏS, [*La Femme*](#), Louis Perceau, 1938.

PIERRE LOUÏS

LA SENTEUR DES BRAS

Entre tes bras jetés sur mes épaules nues,
Chère ! je sens monter des odeurs si connues
Des arômes si blonds, des parfums si légers...
Ô le vol sidéral sur les bois d'orangers !

La sueur qui vient poindre où ton coude se plisse
Comme un gel de nectar à la chair d'un calice
Fleure dans un enchaînement rieur et fou
Deux lys longs et câlins mis autour de mon cou.

Aussi quand loin des lits heureux où tu me lies,
Mon nostalgique amour rêve aux nuits abolies,
C'est l'odeur de tes bras qui m'enlace et m'étreint.

Et dès qu'un souvenir de leur parfum lointain
Revient errer encor dans mon âme touchée,
Je vois dans un éclair toute ta chair couchée.

PIERRE LOUÏS, [*La Femme*](#), Louis Perceau, 1938.

PIERRE LOUÏS

LES NYMPHES

Oui, des lèvres aussi, des lèvres savoureuses
Mais d'une chair plus tendre et plus fragile encor
Des rêves de chair rose à l'ombre des poils d'or
Qui palpitent légers sous les mains amoureuses.

Des fleurs aussi, des fleurs molles, des fleurs de nuit,
Pétales délicats alourdis de rosée
Qui fléchissent, pliés sur la fleur épuisée,
Et pleurent le désir, goutte à goutte, sans bruit.

O lèvres, versez-moi les divines salives
La volupté du sang, la chaleur des gencives
Et les frémissements enflammés du baiser.

Ô fleurs troublantes, fleurs mystiques, fleurs divines,
Balancez vers mon cœur sans jamais l'apaiser,
L'encens mystérieux des senteurs féminines.

PIERRE LOUÏS, [*La Femme*](#), Louis Perceau, 1938.

CLÉMENT MAROT

DU PLAISIR EN AMOUR

Baiser souvent n'est-ce pas grand plaisir ?
Dites oui, vous autres amoureux :
Car du baiser vous provient le désir
De mettre en un ce qui était en deux.
L'un est très bon, mais l'autre vaut trop mieux :
Car de baiser sans avoir jouissance,
C'est un plaisir de fragile assurance :
Mais tous les deux alliés d'un accord
Donnent au cœur si grande jouissance,
Que tel plaisir met en oubli la mort.

CLÉMENT MAROT, [*Euvres complètes de Clément Marot*](#), Vol. 2, Rapilly, 1824.

FRANÇOIS MAYNARD

PIERRE, CE GASCON ENRAGÉ

Pierre, ce Gascon enragé,
D'un si beau vit est partagé,
Et d'une mentule si grande
Que la nouveauté m'en ravit ;
Car, ô prodige ! Lorsqu'il bande,
Il peut se moucher de son vit.

FRANÇOIS DE MAYNARD, *Les Priapées*, vers 1622, Chez le successeur du Poulet mal assis, s. d.

ALBERT MÉRAT & GERMAIN NOUVEAU

L'IDOLE – SONNET DE LA LANGUE

Toute rose, à travers les dents blanches que frange
L'épais rideau grenat de ses lèvres, écrin
De baisers sourds, en son caprice vipérin,
Sort, affinée au bout, sa douce langue d'ange.

Elle met à la bouche une saveur étrange,
Comme si l'on sentait se dissoudre ce grain
D'extase, et l'on ignore, en ce coït serein,
Si c'est du Jour qu'on boit, ou de l'Azur qu'on mange.

— Je voudrais être femme, et désirée, afin
De t'offrir un retrait, le plus intime, ô fin
Et vorace animal doué d'une âpre vie !

Mais que m'importe ! J'ai, plusieurs fois en un jour,
Épuisé ta vigueur, pâle, sans autre envie,
Et grave comme les bêtes qui font l'amour !

ALBERT MÉRAT & GERMAIN NOUVEAU, *Album zutique*, Le cercle du livre précieux, 1962.

FRANÇOIS-FÉLIX NOGARET

L'ARÉTIN FRANÇOIS

IV

Objet de mes désirs, objet de mes tendresses,
Qui te baise doit être envié par les Dieux.
L'albâtre de ce dos, de ces reins, de ces fesses,
M'offre l'Olympe entier, charme et ravit mes yeux.
Mets-toi bien à ton aise, et laisse-moi la gêne ;
Ôte ta main, je sens que seul il peut aller.
Mon corps attend le tien, qu'il vienne s'y coller !
Glisse, tombe sur moi : prends du plaisir sans peine.

VI

J'éprouve, à ton aspect, un doux frémissement,
À ta voix seule, je soupire ;
J'en suis encore à mon premier moment,
Plus je jouis, plus je désire.
J'aime à te caresser, l'amour fait mon bonheur.
Qu'une froide coquette, orgueilleuse statue,
De ses riches bijoux étale la splendeur,
Ma plus belle parure est d'être bien foutue.

IX

Pour ce vit, mes amours, que ne suis-je tout con !
Dieux ! qu'il fournit bien sa carrière !
J'en suis folle. – Tant mieux ! Foutre de la raison,
Au plus grand des plaisirs livre-toi toute entière.
Caressons-nous de plus d'une manière,
Donne, reçois & rends ! que ton corps & le mien
N'en formant qu'un, ne se dérobent rien,
Foutons du haut en bas, & devant, & derrière.

XIII

Qu'il est long ! qu'il est ferme ! il percerait un mur.
Point de vide avec lui, sans cesse il m'aiguillonne ;
Hercule, et Mars l'ont moins gros et moins dur.
Quel maître vit ! au Diable s'il déconne !
– Déconner, je t'en fous ; rien ne peut amortir
Le feu d'un cul qui contre ton cul choque,

— Athlète audacieux, ta fierté me provoque :
Mes coups vaudront les tiens, et tu vas les sentir.

XV

Y songez-vous ? quel dessein est le vôtre ?
Arrêtez-vous donc, mon ami.
— Un téton s' offre à moi, ton enfant aura l'autre.
Il tette, eh bien ! que le con tette aussi...
— Dans mon cœur et mes sens, ô plaisir, tu te glisses !
Lait et foutre coulez, jaillissez tour-à-tour !
Ciel !... J'éprouve aujourd'hui de nouvelles délices :
Je contente à la fois la nature et l'amour.

XVII

Tous les plaisirs s'épuisent à la fin,
Mais celui de Vénus par toi se renouvelle.
J'admire et dévore ce sein :
Nulle femme à mes yeux autant que toi n'est belle...
Jambes, cuisses, genoux ; ventre, motte, cul, con,
Chacun de vos trésors tour-à-tour m'intéresse.
Quand je vous tiens, quoique sans bien, sans nom,
J'ai l'opulence et la Noblesse.

Résumé

Aimons, foutons, ce sont plaisirs
Qu'il ne faut pas que l'on sépare,
La jouissance & les desirs
Sont ce que l'homme a de plus rare.
D'un con d'un vit & de deux cœurs
Naît un accord plein de douceurs
Que les dévôts blament sans cause.
Hommes, femmes, songez-y bien :
Aimer sans foutre est quelque chose,
Foutre sans aimer, ce n'est rien.

FRANÇOIS-FÉLIX NOGARET, *L'Arétin François*, par un membre de l'Académie des dames, Hubert Cazin, 1787.

ALEXIS PIRON

JEANNETON EN LA NUIT PREMIÈRE

Jeanneton en la nuit première,
Son mari dessus elle étant
Remuait des mieux le derrière.
Et puis disait en s'ébattant,
Mon doux ami que j'aime tant ;
Fais-je pas bien de cette sorte ?
Le mari qui se transporte,
Lui répond de courroux épris,
Oui, mais que le grand diable emporte
Ceux qui vous en ont tant appris.

ALEXIS PIRON, *Poésies badines et facétieuses*, éditeur inconnu, 1800.

ARTHUR RIMBAUD

RÊVÉ POUR L'HIVER

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,
Grimacer les ombres des soirs,
Ces monstruosité hargneuses, populace
De démons noirs et de loups noirs.

Puis tu te sentiras la joue égratignée...
Un petit baiser, comme une folle araignée,
Te courra par le cou...

Et tu me diras : « Cherche ! » en inclinant la tête,
— Et nous prendrons du temps à trouver cette bête
— Qui voyage beaucoup...

ARTHUR RIMBAUD, *Poésies complètes*, Vanier, 1895.

RÉGNIER ou VIAU⁵

STANCES

Femmes, qui aimez mieux le foutre que le pain,
Qui prenez en goûtant un plaisir souverain,
Qui faites de vos cons une source féconde,
Qui crevez de dépit quand on ne vous fout point,
Laissez-vous foutre à moi, j'ai le vit en bon point,
Et vous direz que c'est le paradis du monde.

Je crois que tout foutait quand je fus engendré,
Tant je suis, en foutant, chaudement agité
D'une ardeur qui n'est point à tous fouteurs commune.
Si j'approche d'un con, je me sens échauffer.
Ni mari, ni parent ne peuvent m'étonner.
Mon vit et mes couillons courent même fortune.

Ô mourir agréable ! ô trépas bienheureux !
S'il y a quelque chose en ce monde d'heureux,
C'est le tombeau tout nu d'une cuisse ivoirine.
Les esprits vont au ciel d'un ravissement doux.
Si l'homme meurt dessus, la femme meurt dessous ;
Mais une mort est peu pour chose si divine.

Ce sont mots inventés, que parler de l'honneur,
Et dire qu'en foutant on n'a point de bonheur,
Et que celui qui fout à la vertu s'oppose.
Il n'est point d'autre honneur que de foutre très bien,
Car sans ce doux plaisir la vertu ne vaut rien.
Honneur, foutre et vertu, c'est une même chose.

MATHURIN RÉGNIER ou THÉOPHILE DE VIAU, *Anthologie satyrique : Répertoire des meilleures poésies et chansons joyeuses parues en français depuis Clément Marot jusqu'à nos jours*, Volume 4, Société des Bibliophiles cosmopolites, 1877.

5 Pièce attribuée à MATHURIN RÉGNIER par le *Parnasse Satyrique* et à THÉOPHILE DE VIAU par *le manuscrit de l'Arse-
nal*.

JEAN RICHEPIN

SOUS TES LÈVRES DE MIEL

Sous tes lèvres de miel quand tu fermes mes yeux,
À travers tes baisers je te vois encor mieux.
Si je ne réponds pas alors à ta caresse,
C'est qu'une pâmoison m'envahit et m'opresse.
Mon sang ne fait qu'un tour, mon cœur manque au dedans,
Toute ma peau frissonne, et je claque des dents,
Et du haut jusqu'en bas je sens une secousse
Qui m'ébranle les nerfs, à la fois brusque et douce,
Et, se laissant couler à ce néant profond,
Ma chair dans un courant électrique se fond.

JEAN RICHEPIN, *Les Caresses*, 1877, Charpentier, s. d.

JEAN RICHEPIN

LA SALIVE DE TES BAISERS

La salive de tes baisers sent la dragée
Avec je ne sais quoi d'une épice enragée,
Et la double saveur se confond tellement
Que j'y mange à la fois du sucre et du piment.
C'est dans le même instant l'eau courante et la braise ;
C'est plus chaud qu'un alcool et plus frais qu'une fraise ;
Et ton souffle s'y mêle et me monte au cerveau
Comme le vent du soir grisé de foin nouveau.

Jean Richepin, [*Thermidor*](#), *Les Caresses*, Charpentier et Cie, s. d.

MELLIN DE SAINT-GELAIS

DIXAIN – UN JOUR QUE MADAME DORMAIT

Un jour que Madame dormait
Monsieur baisait sa chambrière,
Et elle qui la danse aimait
Remuait bien fort le derrière,
Enfin la garce toute fière,
Lui dit : « Monsieur par votre foi
Qui le fait mieux, Madame, ou moi ? »
« – C'est toi, dit-il, sans contredit. »
« – Saint-Jean, dit-elle, je le crois,
Car tout le monde me le dit. »

MELLIN DE SAINT-GELAIS, [*Euvres complètes, tome 1*](#), Prosper Blanchemain, 1873.

CÉCILE SAUVAGE

LAISSE COULER MES PLEURS

Laisse couler mes pleurs tendres sur ton visage.
Bois-les, je suis ta sœur humaine dans la vie,
Le sang coule en ma chair pour être ta pâture
Et l'amour de la créature
M'a pour jamais vers toi, ô mon frère, inclinée.
Quel intime frisson de chair nous réunit,
Quelle nudité d'âme et de chair nous assemble,
Ô toi seul devant qui je demeure plus nue
Qu'au jour de ma naissance ignorante et naïve.

CÉCILE SAUVAGE, *Primevère, Œuvres complètes*⁶, Mercure de France, 1929.

6 Cet ouvrage est introuvable en ligne.

GIOVANNI FRANCESCO STRAPAROLA

ÉNIGME – JE NE LE VEUX CELER

Je ne le veux celer, quand je me trouve à point,
Je vais voir mon ami, je le prends, je l’embrasse,
Et si souvent son nerf entre mes doigts je passe
Que je le fais raidir, ne le voulut-il point ;

Après, le voyant prêt, gaillard et bien en point,
Mes deux cuisses s’ouvrant d’un assez large espace,
Je le mets entre deux, et si bien je le place,
Qu’on ne nous dirait qu’un, tant de près il me joint.

A donc, d’un maniement frétilard et adextres,
Remuant haut et bas, or à gauche, or à droite.
Entre mille douceurs j’accomplis mon désir ;

Et si parfois son nerf devient lâche et s’abaisse,
Avecques les deux doigts si bien je le redresse.
Que plus qu’auparavant j’en tire du plaisir.

GIOVANNI FRANCESCO STRAPAROLA, *Les facétieuses nuits*,
(trad. Jean Louveau et Pierre de Larivey), P. Jannet, 1857.

PAUL VERLAINE

RÉGALS

Croise tes cuisses sur ma tête
De façon à ce que ma langue,
Taisant toute sottise harangue,
Ne puisse plus que faire fête
À ton con ainsi qu'à ton cul
Dont je suis l'à-jamais vaincu
Comme de tout ton corps, du reste,
Et de ton âme mal céleste,
Et de ton esprit carnassier
Qui dévore en moi l'idéal
Et m'a fait le plus putassier
Du plus pur, du plus lillial
Que j'étais avant ta rencontre
Depuis des ans et puis des ans.
Là, dispose-toi bien et montre
Par quelques gestes complaisants
Qu'au fond t'aimes ton vieux bonhomme
Ou du moins le souffre faisant
Minette (avec boule de gomme)
Et feuille de rose, tout comme
Un plus jeune mieux séduisant
Sans doute mais moins bath en somme
Quant à la science et au faire.
Ô ton con ! qu'il sent bon ! J'y fouille
Tant de la gueule que du blaire
Et j'y fais le diable et j'y flaire
Et j'y farfouille et j'y bafouille
Et j'y renifle et oh ! j'y bave
Dans ton con à l'odeur cochonne
Que surplombe une motte flave
Et qu'un duvet roux environne
Qui mène au trou miraculeux
Où je farfouille, où je bafouille,
Où je renifle et où je bave
Avec le soin méticuleux
Et l'âpre ferveur d'un esclave
Affranchi de tout préjugé.
La raie adorable que j'ai
Léchée amoroso depuis
Les reins en passant par le puits

Où je m'attarde en un long stage
Pour les dévotions d'usage,
Me conduit tout droit à la fente
Triomphante de mon infante.
Là, je dis un salamalec
Absolument ésotérique
Au clitoris rien moins que sec,
Si bien que ma tête d'en bas
Qu'exaspèrent tous ces ébats
S'épanche en blanche rhétorique,
Mais s'apaise dès ces prémisses.

Et je m'endors entre tes cuisses
Qu'à travers tout cet émoi tendre
La fatigue t'a fait détendre.

PAUL VERLAINE, *Femmes*, Kistemaeckers, 1890

PAUL VERLAINE

MONTE SUR MOI COMME UNE FEMME

Monte sur moi comme une femme
Que je baiserais en gamin
Là. C'est cela. T'es à ta main ?
Tandis que mon vit t'entre, lame

Dans du beurre, du moins ainsi
Je puis te baiser sur la bouche,
Te faire une langue farouche
Et cochonne, et si douce, aussi !

Je vois tes yeux auxquels je plonge
Les miens jusqu'au fond de ton cœur
D'où mon désir revient vainqueur
Dans une luxure de songe.

Je caresse le dos nerveux,
Les flancs ardents et frais, la nuque,
La double mignonne perruque
Des aisselles, et les cheveux !

Ton cul à cheval sur mes cuisses
Les pénètre de son doux poids
Pendant que s'ébat mon lourdois
Aux fins que tu te réjouisses,

Et tu te réjouis, petit,
Car voici que ta belle gourle
Jalouse aussi d'avoir son rôle,
Vite, vite, gonfle, grandit,

Raidit... Ciel ! la goutte, la perle
Avant-courrière vient briller
Au méat rose : l'avalier,
Moi, je le dois, puisque déferle

Le mien de flux, or c'est mon lot
De faire tôt d'avoir aux lèvres
Ton gland chéri tout lourd de fièvres
Qu'il décharge en un royal flot.

Lait suprême, divin phosphore
Sentant bon la fleur d'amandier,
Où vient l'âpre soif mendier,
La soif de toi qui me dévore

Mais il va, riche et généreux,
Le don de ton adolescence,
Communiant de ton essence,
Tout mon être ivre d'être heureux.

PAUL VERLAINE, *Hombres*, Imprimé sous le manteau et ne se vend nulle part, 1904.

PAUL VERLAINE

REDDITION

Je suis foutu, tu m'as vaincu.
Je n'aime plus que ton gros cu
Tant baisé, léché, reniflé,
Et que ton cher con tant branlé,
Piné – car je ne suis pas l'homme
Pour Gomorrhe et pour Sodome,
Mais pour Paphos et pour Lesbos, –
(Et tant gamahuché, ton con)
Converti par tes seins si beaux,
Tes seins lourds que mes mains soupèsent
Afin que mes lèvres les baisent
Et, comme l'on hume un flacon,
Sucent leurs bouts raides puis mou
Ainsi qu'il nous arrive à nous
Avec nos gaules variables.
C'est un plaisir de tous les diables
Que tirer un coup en gamin,
En épicier ou en levrette,
Ou à la Marie-Antoinette
Et cætera jusqu'à demain
Avec toi, despote adorée
Dont la volonté m'est sacrée.
Plaisir infernal qui me tue
Et dans lequel je m'évertue
À satisfaire ta luxure.
Le foutre s'épand de mon vit
Comme le sang d'une blessure...
N'importe ! tant que mon cœur vit
Et que palpite encore mon être,
Je veux remplir en tout ta loi,
N'ayant, dure maîtresse, en toi
Plus de maîtresse, mais un maître.

PAUL VERLAINE, *Femmes*, Kistemaeckers, 1890.

RENÉE VIVIEN

DÉSIR

Elle est lasse, après tant d'épuisantes luxures.
Le parfum émané de ses membres meurtris
Est plein du souvenir des lentes meurtrissures.
La débauche a creusé ses yeux bleus assombris.

Et la fièvre des nuits avidement rêvées
Rend plus pâles encor ses pâles cheveux blonds.
Ses attitudes ont des langueurs énervées.
Mais voici que l'Amante aux cruels ongles longs

Soudain la ressaisit, et l'étreint, et l'embrasse
D'une ardeur si sauvage et si douce à la fois,
Que le beau corps brisé s'offre, en demandant grâce,
Dans un rôle d'amour, de désirs et d'effrois.

Et le sanglot qui monte avec monotonie,
S'exaspérant enfin de trop de volupté,
Hurle comme l'on hurle aux moments d'agonie,
Sans espoir d'attendrir l'immense surdité.

Puis, l'atroce silence, et l'horreur qu'il apporte,
Le brusque étouffement de la plaintive voix,
Et sur le cou, pareil à quelque tige morte,
Blêmit la marque verte et sinistre des doigts.

RENÉE VIVIEN, *Cendres et Poussières*, Alphonse Lemerre, 1902.



THALIE
ENVOLÉE

Sous la direction de Laurie Willième et Antoine Motte dit Falisse.

www.thalieenvolee.be
info@thalieenvolee.be

Un projet de la Compagnie Artaban asbl
Rue des Renards 1F
1000 Bruxelles